

L'Échiquier de Jean-Philippe Toussaint, une plongée dans le dédale de la mémoire

Il attendait la vieillesse, il a eu le confinement. Là où nous autres nous mettions à l'apprentissage du pain au levain, Jean-Philippe Toussaint ne s'échinait pas à de pareilles sottises. Son projet-covid à lui, c'est un projet « tricéphale ». Planifiant d'écrire un essai sur la traduction (qui sera vite abandonné), il mènera jusqu'au bout sa traduction du roman court de Stefan Zweig, *Schachnovelle*. Mais là aussi, il y met du sien. « Traduire, c'est écrire », annonce-t-il, et confère à sa traduction du roman le titre *Échecs*, qui est aussi le titre du premier roman de Toussaint (nomen omen, ce roman ne fut jamais publié). Finalement, la dernière partie est l'autobiographie insolite de Jean-Philippe Toussaint intitulée *L'Échiquier*.

Dans une époque où l'écriture sur soi est en vogue, Toussaint assaisonne son œuvre d'une structure rafraîchissante. Inspirée de Perec, elle recopie la polygraphie du cavalier, qui valse nonchalamment sur les 64 cases de « l'échiquier de [sa] mémoire » sans jamais revenir sur ses pas. Ce cavalier, l'auteur, y va à l'encontre de son passé, de son enfance jusqu'à sa vieillesse (qui survient tout de même, bon), mais les échecs tiennent sa gambade dans un enclos bien solide. Nombreux sont ceux qui se sont rué sur ce jeu pendant le confinement, inspirés par les grands yeux d'Anya Taylor-Joy dans la série américaine *Le Jeu de la dame* (2020). En revanche, pour Toussaint, les échecs sont une passion de longue date. C'est grâce à eux que l'auteur découvre après bien des années sa relation avec son père, qui pétille d'une rare tendresse et sincérité. On en a parfois la larme aux yeux. Dévoilant un match symbolique et ancestral d'un fils contre son père, Toussaint écrit aussi sa genèse d'auteur. « Je n'ai pas eu la vocation, j'ai eu la permission [de son père] », dit-il.

C'est là un des points forts du livre. S'il ne glisse jamais dans un style purement essayiste, Toussaint joue toujours avec le côté théorique de l'écriture. Théorisant sur le pacte autobiographique, en admettant la possibilité d'éléments fictif dans son livre, il joue un jeu saisissant contre son propre lecteur. Situé parfois dans un espace atemporel suintant les gauloises, parfois dans la réalité effrayante d'un Bergame sous confinement, toujours à cheval entre le romanesque, dans ses joutes d'échecs épiques, et l'intime. En effet, l'auteur de *La Salle de bain* décrit son propre corps âgé, (thème souvent négligé par la société), comme dans cette scène d'une fragilité désarmante montrant son corps entrant en contact avec l'eau.

Les thèmes abordés sont l'amitié masculine, l'écriture, la vieillesse, on en passe et des meilleurs. Tous décrits avec autodérision et un intérêt hors du commun pour des détails menus. Pour lui, « écrire, c'est convaincre », ce qu'il fait avec brio dans ce qui n'est pas un bilan, mais plutôt une ouverture de partie, sa partie la plus importante, sa vie d'auteur.